

1. BREF HISTORIQUE DU CONTE AU QUÉBEC

Le texte qui suit est largement inspiré de l'article intitulé: «Le renouveau du conte», de Jocelyn Bérubé, publié dans le Bulletin Mnémo, été 2002; d'un historique du regroupement du conte au Québec rédigé par Christian-Marie Pons en 2003 et du Petit manifeste à l'usage du conteur contemporain de Jean-Marc Massie (Éditions Planète rebelle, 2002).

Jacques Falquet
Août 2005

1. BREF HISTORIQUE DU REGROUPEMENT DU CONTE AU QUÉBEC	1
1.1 Des origines au milieu du XX ^e siècle	2
1.2 Les premiers pas (1970).....	2
1.3 Le véritable envol (1985).....	3
1.4 La reconnaissance officielle (2004)	3
1.5 Le Regroupement du conte au Québec (2004)	4

1. BREF HISTORIQUE DU CONTE AU QUÉBEC

1.1 Des origines au milieu du XX^e siècle

Premier outil de transmission de la culture, qu'elle soit religieuse, philosophique, sociale, artistique ou technique, le conte oral est vieux comme le monde. Il a joué ce rôle jusqu'à tout récemment chez les premiers peuples du Canada. En Nouvelle-France, puis dans la société canadienne-française, la religion le reléguait déjà à la place de divertissement édifiant. Il demeurait néanmoins un mode d'expression de la sagesse populaire, de contestation des pouvoirs établis et de transmission d'archétypes ancestraux. Il jouait un rôle central plan dans une société analphabète dont les membres vivaient en petits groupes isolés.

Le déclin du conte comme tradition vivante s'est amorcé avec la migration des ruraux vers les grands centres. Son message semble périmé face à l'industrialisation qui bouleverse les structures sociales et culturelles. Il est écarté par de nouvelles formes de parole : «burlesque», théâtre et cinéma d'abord, radio, puis télévision et humour ensuite. Cependant, les camps de bûcherons, souvent situés très loin en forêt et privés de moyens de communications, ont perpétué plus longtemps la tradition des conteurs populaires, l'étirant même jusqu'au tournant des années 1950. Certaines compagnies forestières engageaient des conteurs pour divertir leurs engagés le soir ou les fins de semaines. N'oublions pas que des dizaines de milliers de bûcherons travaillaient chaque hiver dans ces camps.

Vers la fin du 19^e siècle, des écrivains importants comme Honoré Beaugrand et Louis Fréchette, conscients des richesses de la tradition orale et associés aux débuts de l'anthropologie, ont mis en littérature tout un pan de cette culture populaire. Plusieurs générations d'ethnologues ont poursuivi ce travail : le grand Marius Barbeau, suivi par Luc Lacoursière, les pères Germain Lemieux et Anselme Chiasson, Carmen Roy et, plus près de nous, Jean Duberger et Jean-Claude Dupont, pour ne nommer que ceux-là. Leurs collectes forment maintenant les extraordinaires archives de folklore que l'on trouve au Musée canadien des civilisations, à l'Université Laval, à l'Université Laurentienne et à l'Université de Moncton. Paradoxalement, ces archives consacrent la mort du conte oral, qui de parole vivante devient pièce de musée.

1.2 Les premiers pas (1970)

La décennie 1970 voit apparaître un premier mais timide renouveau du conte. Quelques conteurs comme Jocelyn Bérubé et Alain Lamontagne reprennent le flambeau, poussés par une passion pour la culture traditionnelle, mais aussi héritiers de précurseurs comme Lucille Dumont, Kim Yaroshevskaya et Michel Noël. Avec la désillusion qui suit la perte du premier référendum, en 1980, coincé entre le new-wave, l'humour et le théâtre d'avant-garde, le conte redevient souterrain. Mais il ne disparaît pas. Dans la Vieille capitale, Margot Fortin convainc le Festival d'été de Québec d'inviter des conteurs étrangers. À Montréal, du côté anglophone, les Montreal Storytellers présentent aux deux semaines des soirées au café La petite ricane, sur la rue Bernard, de 1982 à 1990. Du côté francophone, des passionnés d'anthropologie les ont imités de 1984 à 1986, toujours à La petite ricane. Parallèlement, des producteurs comme Rock Demers et des réalisateurs comme André Mélançon et Daniel Bertolino préparent le public de demain en produisant des contes cinématographiques originaux ou inspirés des traditions du monde entier. En 1990, les anglophones créent la Montreal Storytellers Guild. Celle-ci accueillera notamment l'assemblée de fondation de l'association nationale Storytellers of Canada/Conteurs du Canada en 1993. La même année, on crée le Conseil québécois du patrimoine vivant (CQPV), qui inclut dans son mandat «les arts de la parole». De nouveaux festivals, voués aux arts traditionnels, ont

vu le jour comme le Carrefour mondial de l'accordéon à Montmagny (1988), le Festival international des arts traditionnels (FIAT) à Québec (1990), La grande rencontre à Montréal (1993), Mémoire et racines dans Lanaudière (1994). Axés d'abord sur la musique et la danse, ils ont intégré très souvent des conteurs.

1.3 Le véritable envol (1985)

Parallèlement, des festivals spécialisés en conte apparaissent avec, entre autres, parmi les premiers : Dominique Renaud propose le festival des Hauts-Parleurs au Musée de la civilisation à Québec (1985); Marc Laberge crée le Festival interculturel du conte à Montréal (1993); Petronella van Dijk, Les jours sont contés en Estrie (1993); Maurice Vaney, le Festival de contes et récits de la francophonie, devenu Le Rendez-vous des grandes gueules à Trois-Pistoles (1997). On redécouvre des conteurs qui travaillaient dans l'ombre comme Michel Faubert, Mike Burns, Alain Lamontagne, Denis Gadoury...

Le conte s'ouvre sur le monde, des conteurs de tous les pays de la francophonie participent avec bonheur à nos festivals, des conteurs d'ici se retrouvent dans des festivals de conte à l'étranger. En trois Jeux de la Francophonie successifs — exploit sans pareil — des conteurs québécois ont raflé des médailles dans la discipline Conte et conteurs. À la fin des années 1990, des passionnés comme Jean-Marc Massie et André Lemelin à Montréal ou Bernard Grondin à Québec organisent des veillées de contes dans des bars urbains; ces soirées, qui ont maintenant lieu un peu partout dans la province, attirent un public de plus en plus jeune et forment une relève prometteuse. Comme les festivals, elles ont la particularité d'être dirigés presque exclusivement par des conteurs. Dans la même foulée surgissent une série de «Cercles de conteurs» où des professionnels côtoient des conteurs à vocation d'action sociale, ainsi que des conteurs amateurs, pour le plaisir de l'échange et du perfectionnement. Enfin, depuis 2003, le conte connaît sa première vedette auprès du grand public et des médias, Fred Pellerin.

«Aujourd'hui le conte semble reprendre sa vraie fonction : celle de rassembleur, jouant d'émotions et de connivence avec un public souvent de tout âge et heureux de se libérer de ses écrans pour s'inventer ses propres images et son merveilleux, à l'écoute d'une liberté de paroles. De nos jours, dans notre monde éclaté, je pense que le conte a plus que jamais son mot à dire. Les vieux conteurs et conteuses du temps passé seraient heureux de constater combien la semence a pris racine, et fiers de voir combien «l'arbre à palabre» a poussé.» *Jocelyn Bérubé*

1.4 La reconnaissance officielle (2004)

La renaissance du conte se fait dans la modernité. Le conteur n'est plus l'artisan qui présente une oeuvre anonyme transmise de bouche à oreille depuis le fond des âges. C'est un chercheur, qui trouve sa matière sur le terrain, dans les archives ou dans les bibliothèques. C'est aussi un artiste professionnel : il est de plus en plus souvent créateur de ses propres oeuvres, revendique une reconnaissance sociale, a une démarche de formation permanente et s'inscrit dans l'économie culturelle. Le conteur se produit dans des circuits de diffusion établis, soit spécialisés, soit grand public. Il exige un cachet pour ses prestations. Il demande des subventions. Il s'inscrit au répertoire Les artistes à l'école.

Le Conseil des arts et des lettres du Québec (CALQ) a reconnu ce nouveau statut en accordant des subventions aux conteurs et diffuseurs de conte. Il a abordé accepté leurs demandes dans les divers volets de son programme de soutien à la littérature, sans distinction particulière, et en intégrant des représentants du milieu dans certains de ses jurys et comités consultatifs.

Cette intégration à la littérature peut étonner, pour un art qui revendique son oralité, qui est souvent d'interprétation et qui se pratique en public. Elle s'explique par plusieurs raisons : le conte oral, art oublié, profitait de la caution du conte littéraire; plusieurs conteurs étaient déjà reconnus par le programme, étant publiés; la création d'un conte, même oral, est une démarche semblable à la création littéraire; le volet Spectacles littéraires constituait une porte d'entrée opportune; enfin, le conte se distinguait assez clairement de la littérature pour que celle-ci reconnaisse sa spécificité, que le théâtre aurait fatalement niée.

L'année 2004 marque un point tournant au CALQ, alors que le conte obtient une première reconnaissance officielle : le programme de bourses aux artistes devient « Littérature (écrite et orale) » et celui destiné aux organismes prend le titre de « Promotion de la littérature écrite et orale ».

Au Conseil des arts du Canada, on observe une évolution semblable. Les conteurs anglophones, dont la pratique est plus ancienne, se sont adressés au Service des lettres et de l'édition, parce que la plupart sont issus de l'enseignement et des bibliothèques et que leur pratique s'inscrit davantage qu'au Québec dans le prolongement de la littérature. Le premier soutien provient du programme des Entretiens littéraires, semblable à celui des spectacles littéraires au Québec. C'est aussi en 2004 que le CAC reconnaît officiellement le conte en créant le Programme d'aide à la littérature orale (création parlée et conte), qui comporte à la fois un volet création-production et un volet diffusion.

1.5 Le Regroupement du conte au Québec (2004)

Face à l'explosion des activités de conte, le milieu sent le besoin de s'organiser. En janvier 2001, le CQPV organise à Québec une table de concertation sectorielle portant sur le conte. Une trentaine de personnes — conteurs, agents et organisateurs d'événements entourant le conte — y participent. C'est là que l'on envisage pour la première fois de doter le milieu d'une structure qui lui permettrait de faire valoir la spécificité du conte et de promouvoir cet art sous toutes ses formes. Cette éventualité est cependant loin de faire consensus. Une autre table de concertation a lieu en mars 2002 avec des représentants du CALQ; elle confirme que la pratique actuelle du conte est bien une des tendances émergentes dans le monde de la création artistique.

C'est finalement en avril 2003, à Montréal, que le milieu décide officiellement de se structurer. Une trentaine de conteurs et de diffuseurs confie à un comité la tâche de constituer en personne morale une association regroupant conteurs, diffuseurs et amis du conte et qui porterait le nom de Regroupement du conte au Québec (RCQ). Le RCQ est incorporé en août 2003 et son assemblée de fondation a lieu en octobre de la même année. Un an plus tard, en octobre 2004, le regroupement compte plus de soixante (60) membres, dont pratiquement tous les grands noms du milieu. Il a créé un comité de la formation et un comité des diffuseurs, obtenu deux subventions du Conseil des arts du Canada (CAC) et réalisé une première activité de promotion : la vitrine des Nouveaux visages du conte au Québec (16 et 17 octobre 2004 à Sherbrooke). Il est membre du CQPV, de Storytellers of Canada/Conteurs du Canada (SC/CC) et du Forum international des arts de la parole (FIAP), que plusieurs de ses membres ont contribué à mettre sur pied avec des conteurs de différents pays.